

Concert de l'Orchestre des Champs Elysées à Poitiers

Poitiers, TAP. Jeudi 4 février 2016. Orchestre des Champs Elysées : Debussy, Chausson, Magnard....

Somptueuse soirée symphonique au TAP de Poitiers ce soir avec l'éclat poétique des instruments d'époque dans un programme de musique romantique française (et post romantique avec le sommet liquide et



impressonniste, La mer de Debussy). Sous la conduite du chef Louis Langrée (applaudi la saison dernière pour Pelléas et Mélisande, les instrumentistes si passionnément engagés dans le jeu historiquement informé et toujours soucieux du timbre et du format sonore originel de chaque instrument, s'engagent pour une trilogie de compositeurs dont l'écriture devrait ce soir gagner en mordant expressif, raffinement poétique, justesse caractérisée, subtil équilibre entre lecture analytique et formidable texture sensuelle. Si le propre des auteurs français est souvent présenté comme ce scrupule particulier pour la transparence, la couleur, la clarté, l'apport de l'Orchestre des Champs Elysées devrait le démontrer dans ce programme qui associe : Debussy, Chausson et Magnard, particulièrement convaincant. C'est de Chausson à Debussy, une leçon d'équilibre entre détails et souffle dramatique qui attend les spectateurs auditeurs du TAP de Poitiers lors de cette grande soirée de vertiges symphoniques.



Si la pièce maîtresse sur le plan symphonique et orchestral demeure évidemment *La Mer* de Debussy – sublime triptyque climatique pour grand orchestre, le concert offre un aperçu significatif du wagnérisme personnel d'**Ernest Chausson**,

l'un des symphoniste et poète musicien les plus doués de sa génération (il est né en 1855, et s'éteint fauché trop tôt avant la fin du siècle en 1899). Composé entre 1882 et 1890, le cycle est créé lors de ses 38 ans en 1893 ; *Le Poème de l'amour et de la mer* opus 19 d'après le texte de son exact contemporain et ami, le poète Maurice Bouchor (1855-1929), le Poème comprend deux volets :

I. *La Fleur des eaux* : « L'air est plein d'une odeur exquise de lilas » – « Et mon cœur s'est levé par ce matin d'été » – « Quel son lamentable et sauvage »

Interlude

II. *La Mort de l'amour* : « Bientôt l'île bleue et joyeuse » – « Le vent roulait les feuilles mortes » – « Le temps des lilas »

Comprenant l'intervention d'une soliste (aujourd'hui soprano ou mezzo, bien que la version de création ait été réalisée par un ténor Désiré Desmet), la partition est à la fois cantate, monologue, ample mélodie pour voix et orchestre où les couleurs et le formidable chant de l'orchestre rivalise d'éclats et de vie intérieure avec la voix humaine. Le cycle des 6 poèmes était probablement quasi achevé quand Chausson commence son opéra *Le Roi Arthus*, puis après la composition de ce dernier, il révisé en 1893 *Le Poème* pour lui apporter une parure définitive et le faire créer dans une version piano / chant par le ténor Désiré Desmet (Bruxelles, le 21 février 1893). La version orchestrale est assurée ensuite en avril suivant par la cantatrice Eléonore Blanc.

Musique empoisonnée, langoureuse et très fortement

mélancolique, le chant de Chausson qu'il s'agisse à la voix ou dans l'orchestre exprime une extase mortifère et nostalgique d'une incurable torpeur qui semble s'insinuer jusqu'à l'intimité la plus secrète, développant une écriture scintillante et suspendue... wagnérienne. Chausson a évidemment écouté Tristan et Yseult ; il ne cesse de déclarer son allégeance à l'esprit du maître de Bayreuth, en particulier dans un motif mélodique, obsessionnel, qui traverse toutes les mélodies et surtout se développe explicitement dans l'interlude qui relie les deux volets du cycle : La Fleur des eaux et La Mort de l'amour.

Musique « proustienne », d'un éclectisme rentré, (typique en cela de la III^e République), d'un parfum wagnérien évident mais si original et personnel (en cela digne des recommandations de son professeur César Franck, lui aussi partisan d'un wagnérisme original et renouvelé), douée d'une forte vie intérieure, l'écriture de Chausson est réitération, connotations, intentions masquées, plénitude des souvenirs et des songes enivrés et embrumés, l'expression d'une langueur presque dépressive qui ne cesse de dire son impuissante solitude. C'est en plus de Tristan, le modèle de Parsifal de Wagner (écouté à sa création en 1882 à Bayreuth) qui est réinterprété, « recyclé » sous le filtre de la puissante sensibilité d'un compositeur esthète et poète. Encore scintillante et claire, La Mort de l'amour, cède la place à l'ombre inquiète et l'anéantissement graduel (La Fleur des eaux); les images automnales, crépusculaires, souvent livides et léthales décrivent un monde à l'agonie, perdu, sans rémission (« le vent roulait les feuilles mortes »... est une marche grave et prenante). Et pour finir, tel une prophétie terrifiante, la dernière mélodie, Le temps des Lilas (écrite dès 1886, et souvent chanté comme une mélodie séparée, autonome) confirme qu'après cette agonie il n'y aura plus de printemps. Le Poème de l'amour et de la mer est la prédiction d'une apocalypse inévitable. Il appartient aux interprètes d'en restituer et la langueur hynoptique et la magie des couleurs orchestrales d'un scintillement dont le raffinement

annonce La Mer de Debussy... Le chef quant à lui doit veiller aux équilibres, au format orchestre / voix, pour servir l'une des plus belles musique de chambre au souffle symphonique. L'ampleur et la profondeur mais aussi l'exquise lisibilité mortifère du texte, de ses images d'une sourde et malade mélancolie.

Même s'il fut fils de famille, et d'un train de vie supérieur à celui de ses confrère compositeur, Chausson, mort stupidement après une mauvaise chute de vélo, savait entretenir autour de lui, l'ambiance d'un foyer artistique et intellectuel ouvert aux tendances les plus avancées de son temps : son salon de la rue de Courcelles à Paris reçoit ses amis Fauré, Duparc et Debussy, mais aussi Mallarmé, Puvis de Chavannes et Monet... A l'écoute de son Poème opus 19, l'auditeur convaincu tirera bénéfice en poursuivant son exploration de l'univers de Chausson avec Le Roi Arthus (offrande personnelle sur l'autel wagnérien), Viviane, Symphonie en si bémol et bien sur, toute sa musique de chambre...

L'Orchestre des Champs-Élysées au TAP, Poitiers

Jeu

Informations
Réservations

Albéric Magnard : Hymne à la justice op.14

Ernest Chausson : Poème de l'amour et de la mer op.19

Claude Debussy : La Mer, trois esquisses symphoniques pour
orchestre

Durée du concert : 1h20mn (entracte compris)

Louis Langrée, direction

Gaëlle Arquez, mezzo-soprano

Louis Langrée, premier chef invité de l'Orchestre des Champs-Élysées, défend la musique française partout dans le monde. La saison passée à l'Opéra Comique, ils ont créé ensemble l'un des plus beaux Pelléas et Mélisande qu'on ait entendu depuis longtemps, encensé par le public et la critique. C'est justement Debussy qui constitue la pièce maîtresse de ce

concert avec le poème symphonique La Mer, fresque impressionniste où le chatolement des couleurs devrait être magnifié par les instruments d'époque. Le Poème de l'amour et de la mer fut composé seulement 20 ans avant mais illustre une esthétique fort différente, empreinte de l'influence wagnérienne qui dominait encore en France en cette fin du 19e siècle.

L'Orchestre des Champs-Elysées joue Debussy et Chausson à Poitiers

Poitiers, TAP. Jeudi 4 février 2016. Orchestre des Champs Elysées : Debussy, Chausson, Magnard.... Somptueuse soirée symphonique au TAP de Poitiers ce soir avec l'éclat poétique des instruments d'époque dans un programme de musique romantique française (et post romantique avec le sommet liquide et

impressionniste, La mer de Debussy). Sous la conduite du chef Louis Langrée (applaudi la saison dernière pour Pelléas et Mélisande, les instrumentistes si passionnément engagés dans le jeu historiquement informé et toujours soucieux du timbre et du format sonore originel de chaque instrument, s'engagent pour une trilogie de compositeurs dont l'écriture devrait ce soir gagner en mordant expressif, raffinement poétique, justesse caractérisée, subtil équilibre entre lecture analytique et formidable texture sensuelle. Si le propre des



auteurs français est souvent présenté comme ce scrupule particulier pour la transparence, la couleur, la clarté, l'apport de l'Orchestre des Champs Elysées devrait le démontrer dans ce programme qui associe : Debussy, Chausson et Magnard, particulièrement convaincant. C'est de Chausson à Debussy, une leçon d'équilibre entre détails et souffle dramatique qui attend les spectateurs auditeurs du TAP de Poitiers lors de cette grande soirée de vertiges symphoniques.



Si la pièce maîtresse sur le plan symphonique et orchestral demeure évidemment La Mer de Debussy – sublime triptyque climatique pour grand orchestre, le concert offre un aperçu significatif du wagnérisme personnel d'**Ernest Chausson**,

l'un des symphoniste et poète musicien les plus doués de sa génération (il est né en 1855, et s'éteint fauché trop tôt avant la fin du siècle en 1899). Composé entre 1882 et 1890, le cycle est créé lors de ses 38 ans en 1893 ; Le Poème de l'amour et de la mer opus 19 d'après le texte de son exact contemporain et ami, le poète Maurice Bouchor (1855-1929), le Poème comprend deux volets :

I. La Fleur des eaux : « L'air est plein d'une odeur exquise de lilas » – « Et mon cœur s'est levé par ce matin d'été » – « Quel son lamentable et sauvage »

Interlude

II. La Mort de l'amour : « Bientôt l'île bleue et joyeuse » – « Le vent roulait les feuilles mortes » – « Le temps des lilas »

Comprenant l'intervention d'une soliste (aujourd'hui soprano ou mezzo, bien que la version de création ait été réalisée par un ténor Désiré Desmet), la partition est à la fois cantate, monologue, ample mélodie pour voix et orchestre où les couleurs et le formidable chant de l'orchestre rivalise

d'éclats et de vie intérieure avec la voix humaine. Le cycle des 6 poèmes était probablement quasi achevé quand Chausson commence son opéra Le Roi Arthus, puis après la composition de ce dernier, il révisé en 1893 Le Poème pour lui apporter une parure définitive et le faire créer dans une version piano / chant par le ténor Désiré Desmet (Bruxelles, le 21 février 1893). La version orchestrale est assurée ensuite en avril suivant par la cantatrice Eléonore Blanc.

Musique empoisonnée, langoureuse et très fortement mélancolique, le chant de Chausson qu'il s'agisse à la voix ou dans l'orchestre exprime une extase mortifère et nostalgique d'une incurable torpeur qui semble s'insinuer jusqu'à l'intimité la plus secrète, développant une écriture scintillante et suspendue... wagnérienne. Chausson a évidemment écouté Tristan et Yseult ; il ne cesse de déclarer son allégeance à l'esprit du maître de Bayreuth, en particulier dans un motif mélodique, obsessionnel, qui traverse toutes les mélodies et surtout se développe explicitement dans l'interlude qui relie les deux volets du cycle : La Fleur des eaux et La Mort de l'amour.

Musique « proustienne », d'un éclectisme rentré, (typique en cela de la III^e République), d'un parfum wagnérien évident mais si original et personnel (en cela digne des recommandations de son professeur César Franck, lui aussi partisan d'un wagnérisme original et renouvelé), douée d'une forte vie intérieure, l'écriture de Chausson est réitération, connotations, intentions masquées, plénitude des souvenirs et des songes enivrés et embrumés, l'expression d'une langueur presque dépressive qui ne cesse de dire son impuissante solitude. C'est en plus de Tristan, le modèle de Parsifal de Wagner (écouté à sa création en 1882 à Bayreuth) qui est réinterprété, « recyclé » sous le filtre de la puissante sensibilité d'un compositeur esthète et poète. Encore scintillante et claire, La Mort de l'amour, cède la place à l'ombre inquiète et l'anéantissement graduel (La Fleur des eaux); les images automnales, crépusculaires, souvent livides et léthales décrivent un monde à l'agonie, perdu, sans

rémission (« le vent roulait les feuilles mortes »... est une marche grave et prenante). Et pour finir, tel une prophétie terrifiante, la dernière mélodie, Le temps des Lilas (écrite dès 1886, et souvent chanté comme une mélodie séparée, autonome) confirme qu'après cette agonie il n'y aura plus de printemps. Le Poème de l'amour et de la mer est la prédiction d'une apocalypse inévitable. Il appartient aux interprètes d'en restituer et la langueur hynoptique et la magie des couleurs orchestrales d'un scintillement dont le raffinement annonce La Mer de Debussy... Le chef quant à lui doit veiller aux équilibres, au format orchestre / voix, pour servir l'une des plus belles musique de chambre au souffle symphonique. L'ampleur et la profondeur mais aussi l'exquise lisibilité mortifère du texte, de ses images d'une sourde et maladive mélancolie.

Même s'il fut fils de famille, et d'un train de vie supérieur à celui de ses confrère compositeur, Chausson, mort stupidement après une mauvaise chute de vélo, savait entretenir autour de lui, l'ambiance d'un foyer artistique et intellectuel ouvert aux tendances les plus avancées de son temps : son salon de la rue de Courcelles à Paris reçoit ses amis Fauré, Duparc et Debussy, mais aussi Mallarmé, Puvis de Chavannes et Monet... A l'écoute de son Poème opus 19, l'auditeur convaincu tirera bénéfice en poursuivant son exploration de l'univers de Chausson avec Le Roi Arthus (offrande personnelle sur l'autel wagnérien), Viviane, Symphonie en si bémol et bien sur, toute sa musique de chambre...

L'Orchestre des Champs-Élysées au TAP, Poitiers
Jeudi 4 février 2016, 19h30

Informations
Réservations

Albéric Magnard : Hymne à la justice op.14

Ernest Chausson : Poème de l'amour et de la mer op.19

Claude Debussy : La Mer, trois esquisses symphoniques pour
orchestre

Durée du concert : 1h20mn (entracte compris)

Louis Langrée, direction

Gaëlle Arquez, mezzo-soprano

Louis Langrée, premier chef invité de l'Orchestre des Champs-Élysées, défend la musique française partout dans le monde. La saison passée à l'Opéra Comique, ils ont créé ensemble l'un des plus beaux Pelléas et Mélisande qu'on ait entendu depuis longtemps, encensé par le public et la critique. C'est justement Debussy qui constitue la pièce maîtresse de ce concert avec le poème symphonique La Mer, fresque impressionniste où le chatolement des couleurs devrait être magnifié par les instruments d'époque. Le Poème de l'amour et de la mer fut composé seulement 20 ans avant mais illustre une esthétique fort différente, empreinte de l'influence wagnérienne qui dominait encore en France en cette fin du 19e siècle.

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky)

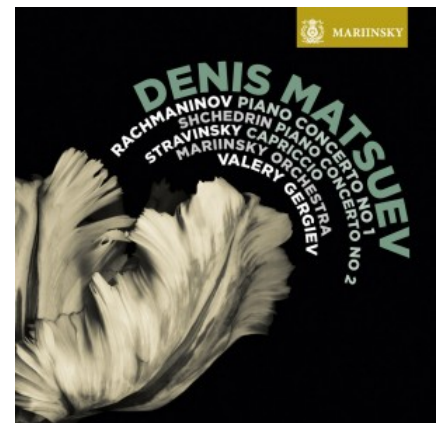


CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrin (1 cd Mariinsky). Versatile mais pas artificiel, le piano de Denis Matsuev impose avec un style irrésistible sa furia interprétative : un volcan, un dragon capable d'audace et d'intériorité. Ce programme moins éclectique qu'il n'y paraît, Rachamaninov, Stravinsky, Shchedrin en témoigne :

la puissante magie du sorcier Matsuev s'y déverse et y cisèle une digitalité sûre, électrique, d'une prodigieuse assurance, combinant, expressivité et poésie.

Fluidité et virilité du Concerto n°1 de Rachmaninov : nervosité scintillante, un feu d'une rare vitalité grâce à un toucher alliant énergie et ductilité. La vélocité digitale dont est capable Denis Matsuev, ne sacrifiant jamais la finesse allusive sur l'autel de la facile virtuosité, s'impose à nous dans ce premier volet dont il sait exprimer toutes les nostalgies et les langueurs à peine tenus assumées par l'expatrié Rachma, toujours profondément tenté par le démon des gouffres lisztéens (dernière séquence du I « Vivace »).

Dans sa version tardive de 1949, le Capriccio pour piano et orchestre de Stravinsky prépare à la mécanique apocalyptique de Shchedrin, par sa coupe syncopé, ses accents tragico-cyniques auxquels Matsuev aime à ciseler mais sans dureté chaque trait incisif. Là encore, la maîtrise expressive et suggestive, la mise en place assurée par



le maestro Gergiev, un partenaire fiable assurant la réussite de ses deux artistes en pleine complicité, contribuent à la grande séduction du morceau, formidable mouvement de bascule permanent entre tragique et comique ; s'y insinuent évidemment la morsure du cynisme, de l'angoisse rentrée, la peur et le visage de toutes les terreurs politiques, proches en cela de Chostakovitch. Sérieux, insouciant, fantaisiste ou profond... tout l'art de l'insaisissable Stravinsky est magistralement exprimé. L'andante Rapsodico et ses délires néobaroques ou néoclassiques approfondit encore la portée d'autodérision et de satire à peine voilée. Le toucher précis, contrôlé du pianiste offre au mouvement, une grandeur tendre, une coloration de sincérité (malgré les masques que le compositeur aime y user jusqu'à l'écœurement), totalement irrésistible.

*Rachmaninov, Stravinsky, Shchedrine, un triptyque de la
modernité russe...*

Piano fauve et allusif du félin Matsuev



Le Concerto pour piano n°2 de Rodion Shchedrin (Chédrine, né en 1932) s'impose plus encore par sa carrure de l'étrange, un cycle d'atmosphères et de climats qui perturbent et déstabilisent. L'opus composé en 1966 et dédié comme l'ensemble de ses 6 Concertos à son épouse

la danseuse étoile Maïa Plissetskaja (décédée en 2015) témoigne de l'inspiration contrastée, ardente, efficace de son auteur. Morsures hallucinées, et inquiétudes finales quasi murmurées (entre désespoir et renoncement total) de « Dialogues » (I); rythmicité mécanique d'Improvisations : allegro (très courts scherzo parfois grimaçant et sec) ; l'intériorité du compositeur s'affirme véritablement dans le dernier et troisième mouvement noté « Contrastes : Andante – allegro » où le cadre là encore resserré, fait l'inventaire d'un champs de ruines, dévasté, criant d'effrayante vérité. Le piano à la fois funambule et comme hagard de Matsuev saisit par sa juste pudeur, introspective, ténue, mesurée où des gouffres s'ouvrent sans filet, contrastant avec des séquences

jazzy d'une inconscience / insouciance d'autant plus inquiétante que la dualité des deux climats paraît bien être le miroir de notre époque : déni collectif des sociétés consommatrices et violence barbare en plein expansion... tout le mouvement dernier tire sa force hypnotique du contraste né des deux styles. Shchedrin a ressenti le dérèglement profond de notre société dans un Concerto déconcertant à bien des égards. Déstabilisant mais terriblement éloquent. La musique nous tend le miroir... ce que nous voyons, grâce au pianiste en transe, relève de l'horreur absolu. Le récital, conçu tel le triptyque de la modernité russe captive du début à la fin. Le piano fauve et allusif du félin Mastuev saisit par sa précision, son mordant, sa justesse, sa maturité et sa musicalité. CLIC de classiquenews de janvier 2016.

CD, événement. Denis Matsuev, piano : Rachmaninov (Concerto pour piano n°2, version de 1917), Stravinsky (Capriccio pour piano et orchestre, version de 1949), Shchedrin (Concerto pour piano n°2). Mariinsky Orchestra. Valery Gergiev, direction – Enregistrement réalisé en 2014 (Rachma), avril 2015 à Saint-Petersbourg, Mariinsky Theatre Concert Hall – 1 cd SACD Mariinsky MARO 587.

**L'ensemble Nevermind à
Saintes**



Saintes. Concert Nevermind.
Mercredi 10 février 2016. C'est un nouvel ensemble à quatre voix égales qui sait déployer une pétulante vitalité sur instruments d'époque : flûte ou plutôt traverso, violon, clavecin et viole de gambe.

Le programme de ce 10 février est le prolongement finalisé et abouti d'une résidence de près de 4 jours, dans l'écrin inspirant de l'Abbaye aux Dames de Saintes. Comme l'ensemble de voix de femmes De Caelis – en résidence en 2015 pour l'enregistrement de leur programme en création dédié à Hildegard von Bingen : VOIR notre [reportage vidéo sur le travail de De Caelis à Saintes en 2014 avec Zad Moulta](#)[ka, « Jardin clos » puis Gemme en 2014](#)), les quatre instrumentistes de **Nevermind** explorent à Saintes en 2016, de nouveaux champs musicaux : un Baroque revivifié au diapason de l'énergie collective. Sur instruments anciens, les 4 tempéraments innovent, surprennent, osent par un jeu concerté, concertant, virtuose et profond d'une indiscutable clarté expressive qui rend chaque interprétation captivante, par la précision rythmique et le souci de l'écoute partagée. De la fougue, une sensibilité ciselée, partagée par des partenaires complices qui cultivent le respect mutuel, le rebond, dans l'esprit si délicat d'une *conversation musicale*... Au programme quelques bijoux baroques français du Grand Siècle (Marais) et du XVIII^e (Couperin et Rameau), mis en regard avec deux monstres sacrés du XVIII^e germanique, JS Bach et Telemann...

[Ensemble Nevermind](#)

[Programme : Marais, Couperin, Rameau, Bach, Telemann](#) (extraits des Quatuors Parisiens)

Informations
Réservations

Mercredi 10 février 2016, 20h30

Saintes, Auditorium de l'Abbaye

Anna Besson, traverso

Louis Creac'h, violon

Robin Gabriel Pharo, viole de gambe

Jean Rondeau, clavecin

CONVERSATION MUSICALE A QUATRE VOIX. Evolutive, souvent surprenante, l'écriture instrumentale à l'âge Baroque est l'une des plus inventives. Jean Rondeau et ses complices interrogent toutes les possibilités expressives du cadre concertant où 3 instruments solistes jouent de concert sur un continuo des plus subtiles. L'ensemble Nevermind met en lumière la partie éclatante et continue de la basse continue (continuo), assurée par le clavecin et la viole entre autres, qui sait nuancer sa partie lorsqu'il faut par exemple mettre en lumière les instruments concertants, comme c'est le cas de la Suite en trio n°5 en mi mineur de Marin Marais ou dans La Piémontoise, tirée du recueil Les Nations de François Couperin. Souple, agile, le continuo déploie un subtil tapis sonore sans couvrir les instruments solistes.

Plus déconcertant encore, la place que Rameau sait dédier au clavecin dès lors moins instrument du continuo que soliste de premier plan ; ainsi dans ses Pièces pour clavecin en concerts, le clavecin est l'instrument central autour duquel s'organise la conversation musicale. Le compositeur n'hésite pas à défier la virtuosité du soliste : un main assure la basse continue pendant que l'autre défend la partie concertante et soliste, dialoguant avec les autres instruments. Un défi pour l'interprète.

Jean-Sébastien Bach innove encore en associant deux flûtes, ou en dédiant sa partition uniquement à la viole ou au clavecin (Sonate in sol majeur BWV 1039). Mais l'un des plus grands

génies européens de l'époque baroque, Telemann – plus célèbre encore de son vivant que Bach, publie à Paris, ses fameux Quatuors Parisiens dont la formation reste constante, et là encore, sujet de défis concertants permanents : flûte, violon, viole et clavecin...

Article actualisé le 13 février 2016 : le jeune ensemble Nevermind à Saintes.

Paris. Anna Netrebko chante Leonora

Paris, Bastille. Anna Netrebko chante Leonora, du 31 janvier au 15 février 2016. C'est l'incarnation que tous les amateurs parisiens attendent avec impatience... (Re)découvrir la grande soprano Anna Netrebko au timbre de braise et à la sensualité angélique dans un rôle désormais fétiche et à Paris, pour 5 dates. Ardente torche sacrificielle, amoureuse éperdue



confinant à l'abstraction, d'une ivresse vertigineuse capable de l'anéantir (de fait elle en mourra comme le Trouvère), la Leonora du Trouvère de Verdi est écrite pour une soprano agile et puissante, mais pas dramatique. Callas a marqué le rôle par son intensité angélique. La partition n'a pas les invraisemblances ici et là soulignées et son fantastique spectaculaire, associant terreur et transe amoureuse inspire à Verdi l'une de ses plus éblouissantes actions. Anna Netrebko

annoncée dans le rôle qui a fait déjà ses triomphes précédents à Berlin et à Salzbourg, retrouve la candeur embrasée du personnage sur les planches parisiennes du 31 janvier au 15 février 2016 : inutile de dire que l'Opéra Bastille fonctionnera alors à guichets fermés. Souhaitons que pour les nombreux spectateurs n'ayant pas pu applaudir leur soprano adulée, une chaîne de radio retransmette l'une des soirées (en fait Radio Classique, lire ci après). La diva austro russe est si rare en France. D'autant que sa Leonora parisienne 2016 pourrait encore approfondir ses Leonora précédentes déjà stupéfiantes et bouleversantes captées à Berlin en 2013, puis Salzbourg en 2014. Un itinéraire jalonné d'accomplissements (sa Leonora est peut-être avec Iolanta de Tchaïkovski, l'une de ses incarnations les plus réussies).

La production tient l'affiche jusqu'au 15 mars avec des chanteurs différents (bien vérifier la distribution pour les dates de votre venue). Aux côtés d'Anna Netrebko, pas moins que Marcello Alvarez (Manrico le Trouvère, lui aussi ardent, halluciné), Ludovic Tézier (Luna inflexible). Voilà une production verdienne à Paris qui promet des étincelles.

[Paris, Opéra Bastille](#)

[Verdi : Le Trouvère](#)

[Du 31 janvier au 15 mars 2016](#)

[Daniele Callegari, direction](#)

[Nouvelle production](#)

Alex Ollé, La Fura dels Baus, mise en scène

Avec Anna Netrebko, Marcello Alvarez, Ludovic tézier

(attention aux dates: les 3 solistes n'assurent pas toutes les représentations)

Informations
Réservations

Diffusion en direct et sur Radio classique le 11 février 2016.

LIRE aussi [Anna Netrebko chante Leonora en direct du Metropolitan opera de New York, le 3 octobre 2015](#)

LIRE aussi [Anna Netrebko chante Leonora à Salzbourg, août 2014](#)

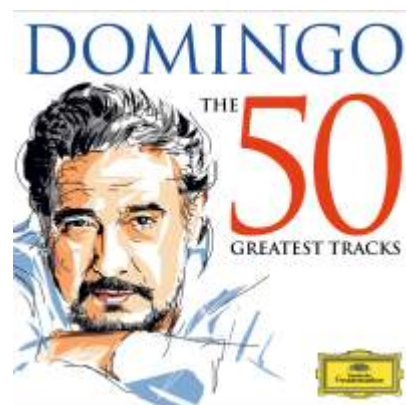
LIRE aussi [Anna Netrebko chante Leonora en direct de Salzbourg et su Arte, le 15 août 2014](#)

LIRE notre critique complète du [DVD Trouvère de Verdi avec Anna Netrebko et Placido Domingo \(dvd Deutsche Grammophon\) Berlin 2013](#)

LIRE notre critique complète du [cd Iolanta par Anna Netrebko \(Metropolitan opera New York, février 2015\)](#)

CD, compte rendu critique. Placido Domingo 2016. The 50 greatest tracks / Double coffret des 75 ans (2 cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique. Placido Domingo 2016. The 50 greatest tracks / Double coffret des 75 ans (2 cd Deutsche Grammophon). Vaste tour d'horizon du plus célèbre ténor au monde après Pavarotti et qui comme lui, combine longévité vocale et intelligence artistique. Pour ses 75 ans en 2016, Deutsche Grammophon rend un (premier) hommage par ce double coffret commémoratif, à Placido Domingo (né à Madrid le 21 janvier 1941), traversant les multiples rôles d'une carrière marquante par sa pertinence, son sens de la justesse poétique, son constante quête de la sincérité dramatique. Domingo n'est pas seulement



un ténor à la voix prodigieuse, c'est surtout un acteur né, doué de subtilité qui lui permet d'aborder chaque personnage avec un souci expressif d'une rare séduction. Devenu aujourd'hui baryton, et malgré une usure de la voix repérable, le madrilène doit sa gloire légitime à des phrasés millimétrés dans toutes les langues, en particulier, singulièrement détectable dans le français romantique de Don José (Carmen de Bizet) ou surtout d'Hoffmann dans les Contes d'Hoffmann d'Offenbach ici, courte évocation de 1972 (l'une de ses plus anciennes gravures dans la présente sélection : page 20 cd1). Outre son sens du texte, son dramatisme linguistique, Domingo est capable d'aigus ardent et métalliques d'une tenue impeccable (comme en témoigne, page 21 cd1, de 1984, l'air de Manrico : « Di Quella pira », sous la direction de Giulini).

Les 75 ans de Plácido Domingo

Parmi le florilège étendu donc qu'offrent les 2 cd commémoratifs du ténor vénérable autant que miraculeusement tenace, citons ici les grands rôles de son répertoire, bien représentés dans le choix de ce double coffret :

Rodolfo (avec Cotrubas : Brindisi de La Traviata de Verdi, sous la direction de Carlos Kleiber de 1976) ; **Samson** de Samson et Dalila de 1978 sous la direction de Georges Prêtre : ample extrait où le ténor défend un sens du texte en français exemplaire (plus de 6mn, reflétant la **complexité humaine et héroïque du protagoniste, épris de Dieu**). **Fervent et blessé Werther** de Massenet (Chailly, 1979) d'une totale vérité. Comme son **José** de Bizet déjà cité (1975, avec Solti à Londres) : soit deux immenses rôles qui suffiraient à imposer définitivement l'interprète, superbe acteur, révélant une intensité intérieure déchirante. **Hoffmann** donc déjà cité et dans un plus large extrait sous la direction de Seiji Ozawa en 1986 (trionphant et clair dans le fameux air « Dans la cour d'Eisenach »).

Distinguons aussi ses Wagner tout aussi convaincants :

Lohengrin avec Solti en 1986 (air confession révélation où le chevalier élu révèle son identité : « In fernem Land, unnahbar euren Schritten » : l'articulation sobre de l'allemand y démontre l'instinct du diseur, son sens de la ligne qui fera l'admiration de l'un de ses émules, Villazon. Domingo est ainsi, ce que l'on oublie parfois, un immense wagnérien. Son Parsifal que nous avons eu la chance d'écouter à Bastille relevait du même métier, précis, nuancé, ciselé).

Aux côtés de Verdi, où il est naturel et flexible, convaincant et ciselé, Puccini se taille une autre part du lion : **Mario Cavaradossi** de La Tosca (Sinopoli, 1990, et Zubin Mehta en 1990), **Edgar** (2005), **Des Grieux** (Manon Lescaut, Sinopoli, 1984).

Le CD2 regroupe tous les tubes latinos qui complètent les choix du cd1 mettant en avant ses grands rôles à l'opéra. Evidemment L'irrésistible et scintillant Granada de Lara (1975), le caressant El dia que me quieras d'après Le Pera / Gardel, révélant le crooner argentin (1981) ; sans omettre la sincérité recueillie du Panis Angelicus (en son souffle idéalement géré) de Franck (2002) ; surprenant, la transposition d'un Wesendonck-lieder de Wagner (Der Engel, sous la direction de Marcello Viotti en 2002)

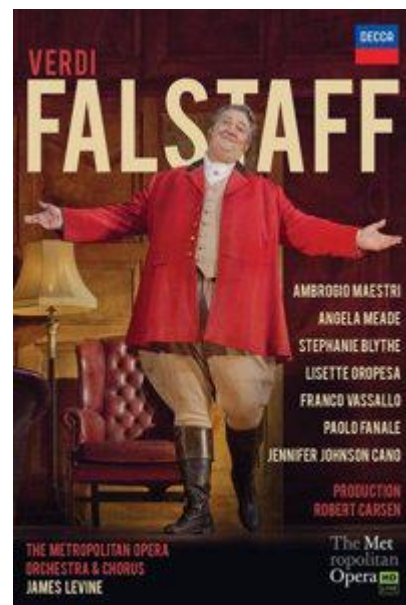
Mais l'instinct d'un canto séducteur allié à un legato envoûtant s'affirment mieux qu'ailleurs, au registre plus léger, proche de l'opérette, dans la zarzuela dont Domingo aura été un fidèle et long interprète : l'ardeur tragique de No puede ser (La taberna del puerto de Sorozábal, 1990) ou chez Lehar, faussement insouciant mais d'une poésie suggestive que le ténor (doué d'un' finesse naturelle réelement désarmante) savait comprendre intuitivement (Das land des Lächelns, Dein ist mein ganzes Herz, 1990). Le tour d'horizon est dans sa diversité très fidèle à l'énergie dramatique du ténor mythique, diseur, tragédien, d'une exceptionnelle vérité vocale. Et pour ce 21 janvier 2016, donc pour vos 75 ans, bon anniversaire Plácido !

CD, compte rendu critique. Placido Domingo 2016. The 50 greatest tracks / Double coffret des 75 ans. 2h45mn. 2 cd
Deutsche Grammophon 0028947953210

Visitez le site officiel de Placido Domingo :
<http://www.placidodomingo.com>

DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013)

DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013). New York, Metropolitan Opera, décembre 2013. Tous les cinémas du monde (ou presque) relaient en direct la vision que le canadien **Robert Carsen** développe du Shakespearien Fastaff de Verdi. Ultime geste lyrique du compositeur où le rire s'érige en arme contre la folie humaine et l'hypocrisie sociale (une tare que Verdi a bien éprouvé sa vie durant). Dans un style britannique très finement restitué, celui de l'après guerre, le chevalier ridicule a des airs de baron rustique. Malgré la subtilité prometteuse des décors et des enchantements poétiques de la nuit d'illusions (III), – quand tous les villageois trompent le dindon magnifique, osons reconnaître que le parti pris souvent bouffon farceur du baryton abonné au rôle titre, **Ambrogio Maestri**, échappe d'une certaine façon à la fragilité du personnage dont il fait surtout une brute parfois épaisse, sans guère de profondeur ou



de trouble émotionnel. Pourtant Falstaff n'est pas qu'une comédie satirique : c'est aussi une fable grave et sombre où affleurent des sentiments plus complexes. Certes la facilité de l'acteur est indiscutable, mais les moyens s'étant usés, le jeu de l'acteur tend à compenser le manque de musicalité par un surjeu dramatique ... inutile et vain. Même format surdimensionné pour l'Alice Ford d'Angela Meade (chant trop large). Plus convaincant car moins surexpressifs le quatuor des rôles secondaires : Jennifer Johnson Cano (Meg), Lisette Oropresa (Nannetta), l'excellente et mordante Mrs Quickly de Stephanie Blythe, vraie nature théâtrale qui aurait volé à la Queen Elizabeth, l'un de ses tailleurs coloré flashy-, ou le Fenton d'un autre abonné pour ce rôle, l'efficace Paolo Fanale. Mais la tension et l'éclat de la farce se diffusent depuis la fosse où faisant un grand retour, d'autant plus apprécié et légitimement applaudi, **James Levine**, remis d'une longue absence pour maladie, dirige de sa chaise roulante. Le feu, la vie, le rire de Falstaff s'accordent et se libèrent enfin grâce à l'activité d'un orchestre amoureux, pétillant. Attachante production new yorkaise qui à défaut de vraies voix irrésistibles, sait exprimer la vitalité de la partition du dernier Verdi.

DVD, compte rendu critique. Verdi : Falstaff (Levine, Carsen, 2013).

Falstaff: Ambrogio Maestri

Alice Ford : Angela Meade

Ford : Franco Vassallo

Nannetta : Lisette Oropesa

Fenton : Paolo Fanale

Mrs Quickly : Stephanie Blythe

Meg Page : Jennifer Johnson Cano

Bardolfo : Keith Jameson

Pistola : Christian Van Horn

Dr Caio : Carlo Bosi

Orchestre et chœur du Metropolitan Opera

James Levine, direction musicale

Mise en scène : Robert Carsen

Enregistré au Metropolitan Opera, en décembre 2013

2 DVD DECCA, 2h21mn

Livres. Compte rendu critique. Les grandes divas du XXème siècle. Par Richard Martet. Éditions Buchet Chastel



Livres. Compte rendu critique. Les grandes divas du XXème siècle. Par Richard Martet. Éditions Buchet Chastel. Voix de femmes. Sopranos, mezzos, contraltos... voici 50 portraits de cantatrices parmi les plus mémorables et pour certaines (voire une grande majorité) légendaires, nées avant 1946 qui ont marqué par leur chant, leur style, la justesse des rôles incarnées, l'histoire si passionnante de l'opéra au XXème siècle. Evidemment l'apport (complémentaire) du cd (jusqu'à 7 h de musique) regroupant les airs célèbres des plus séduisantes apporte le témoignage sonore à l'évocation écrite, souvent précise, documentée, qui rétablit nombre de contre vérités.



Les divas les plus anciennes, telles Geraldine Farrar (née en 1882) à celles plus récentes, comme Edita Gruberova (née en 1946, la borne chronologique), sont évoquées avec un sens poussé du détail. Chacune idéalement restituée par ses choix précis de répertoire, sa tessiture de début de début et de fin de carrière, ses extravagances aussi... En intitulant son nouveau dictionnaire : « les grandes divas du XXème siècle », l'auteur Richard Martet (actuel rédacteur en chef du

mensuel Opéra magazine) inscrit aussi chaque personnalité dans son époque et vis à vis de ses admirateurs comme de ses « rivales », éclaircissant certaines rivalités abusivement entretenues par public, critiques et medias, telles les frictions orchestrées entre Maria Jeritza et Lotte Lehmann, Elisabeth Schwarzkopf et Lisa della Casa, Renata Tebaldi et Maria Callas, Grace Bumbry et Shirley Verrett. A lire les pages qui leur sont dédiées, les quatre divas inoubliables qui s'affichent en couverture du présent dictionnaire sélectif suscitent probablement à l'auteur ses préférences : la mozartienne et diseuse Schwarzkopf, qui eut quand même le zèle de posséder sa carte du parti nazi ; l'assoluta bel cantiste Joan Sutherland ; l'audacieuse et tout autant bel cantiste Maria Callas, sans omettre notre diva à la française, l'éblouissante Régine Crespin qui combina comme nulle autre : noblesse, déclamation, clarté. A lire tant de portraits d'étoiles aujourd'hui si bouleversante mais au carrière passée, – à l'exception de la toujours active Edita Gruberova, l'on se prend à regretter des années dorées révolues tant les divas d'aujourd'hui malgré l'exposition médiatique décuplée, n'atteignent pas ou si peu la charisme et l'éclat de leurs aînées...

Livres. Compte rendu critique. Les grandes divas du XXème siècle. Par Richard Martet. Éditions Buchet Chastel. 448

pages. Parution : décembre 2015. 23 € (prix indicatif).

Finale du Concours Bellini 2015

La Garenne Colombes (92) : FINALE ce soir du Concours Bellini, 4 décembre 2015, 20h. La fine fleur des jeunes talents bel cantistes se donne rv dans le 92 où La Garenne Colombes devient le temple du raffinement lyrique le temps du Concours Bellini... La 5ème édition du Concours international de belcanto Vincenzo Bellini se déroule à La Garenne Colombes (92) au Théâtre de la Garenne Colombes, les 3 et 4 décembre 2015. Co fondé par [le chef d'orchestre Marco Guidarini et Youra Nymoff-Simonetti](#), le Concours est la seule compétition totalement dédiée à l'art si exigeant du bel canto italien, celui subtile et expressif fixé par Vincenzo Bellini, avant Verdi.



Concours Vincenzo BELLINI 2015

[Théâtre de la Garenne Colombes](#)

Demi-finale le 3 décembre 2015 à 19h

Finale le 4 décembre 2015 à 20h.

La compétition lyrique qui est unique au monde par sa

spécificité et le niveau de ses candidats, attire depuis sa création l'attention du public, des médias, des jeunes artistes, des professionnels de l'art, soucieux d'y mesurer le niveau et la maturité artistique des candidats en lice.



La personnalité de son fondateur et Président, le chef italien **Marco GUIDARINI** dont on connaît la place éminente qu'il occupe sur les grandes scènes mondiales et l'étendue de son expertise dans le domaine lyrique, en particulier de l'opéra italien, lui confère une crédibilité qui se confirme à chaque édition. En 2015, pour son cinquième anniversaire, le Concours aura

lieu cette année au Théâtre de la Garenne Colombes, devenu pour l'occasion et le temps des épreuves, un haut lieu de l'art lyrique dans les Hauts-de-Seine.

En comptant de nouveaux partenaires internationaux, le Concours accroît son rayonnement international : l'Argentine, (et sa capitale Buenos-Aires), « l'autre patrie du bel canto », accueillera les auditions de la sélection argentine des candidats en 2016 , et figurera désormais dans la liste des pays où les candidats sont rigoureusement sélectionnés par le Maestro . Le Concours a annoncé également la naissance de sa propre Académie lyrique » Vincenzo Bellini belcanto Academy » , créée dans le but de proposer aux chanteurs une formation ciblée permettant d'aborder et de maîtriser le redoutable répertoire grâce à l'enseignement de spécialistes chevronnés.

En décembre 2015, le Jury du Concours International Vincenzo Bellini est présidé par Alain LANCERON, PDG de Warner Music Group / ERATO.

Parmi les membres du Jury 2015 :

Inva MULA, soprano Albanaise,

Sergio SEGALINI, musicologue, ex directeur de la revue Opéra international, de la Fenice de Venise, du San Carlo de Naples , du Festival de Martina Franca et de l'Accademia de canto de Osimo,

Isabelle MASSET, directeur Adjoint du Grand Théâtre de Bordeaux

Gioacchino LANZA-TOMASI musicologue , biographe de Vincenzo Bellini, ex surintendant du San Carlo de Naples, de l'Opéra de Rome, directeur général du Centre Culturel italien de New York

Informations et réservations sur [le site officiel du Concours International Vincenzo Bellini](#)

contact : musicarte-org@live.fr



Théâtre de la Garenne Colombes

[22 avenue de Verdun-1916](#)
[92 250 La Garenne-Colombes](#)

Accueil du public: 16h-20h

Le samedi : 14h-19h

Tél.: 01 72 42 45 85

www.lagarennecolombes.fr

VOIR notre [reportage vidéo CONCOURS INTERNATIONAL Vincenzo Bellini 2014](#)



Roberto Alagna chante Noël sur France 3

Télé. France 3. Roberto Alagna chante Noël, jeudi 24 décembre 2015, 20h55. Soirée spéciale Noël, mêlant musique classique et chanteurs de variétés... « Roberto Alagna chante Noël »,... Depuis Monte Carlo, le ténor français le plus connu à l'international, Roberto Alagna, chante pour la veillée de Noël lors d'une soirée spéciale sur France 3. Au programme, célèbres chants de Noël d'Europe, véritable tour du monde, du Mexique, de l'Argentine, des Etats-Unis... sans oublier les chants sacrés les plus connus et repris dans toutes les salles et les églises du monde, signé Gounod, Schubert, Mascagni ... Dans la salle des Etoiles du Sporting de Monte Carlo, les artistes sont accompagnés par des forces vives monégasques : **l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo**, le **Chœur de l'Opéra de Monte-Carlo**, et les **Petits Chanteurs de Monaco**, **l'Académie de Rainier III**, sous la direction d'**Yvan Cassar**.



En solo, duo, trio ou tous ensemble, **Roberto Alagna, Aleksandra Kursak, Karine Deshayes, Patrick Fiori, Nolwenn Leroy, Salvatore Adamo, Joyce Jonathan, Agnès Jaoui, Armando Noguera, Violette Polchi, China Moses** nous font vivre une très jolie **soirée de Noël tout en musique.**



avec :

L'Orchestre Philharmonique de Monte Carlo
 Les Chœurs de l'Opéra de Monte Carlo
 Les Petits Chanteurs de Monaco
 L'Académie Rainier III
 Yvan Cassar, direction

Morceaux choisis : **Noël français/ Noël espagnol / Noël britannique** : Noël Blanc/ Blanca Navidad / White Christmas, **Noël anglais/ Noël Italien / Noël Français** : O Christmas tree / Mon beau sapin, **Noël sacré** : Minuit, chrétiens, **Noël français/ Noël britannique** : Douce nuit / Silent night, **Noël sacré** : Schubert – Ave Maria, **Noël français / italien / anglais** : Vive le vent / viva il vento / Jingle bell, **Noël américain** : Let it snow, **Noël français** : Gentil père Noël, **Noël sacré** : Ave Maria de Mascagni...



